

EGLE BECCHI, FRANZ BIERLAIRE,  
JEROEN J. H. DEKKER, EUGENIO GARIN,  
MICHAEL GOODICH, DOMINIQUE JULIA,  
CHRISTIANE KLAPISCH-ZUBER, JACQUES LE BRUN,  
MICHEL MANSON, JEAN-PIERRE NÉRAUDAU

# HISTOIRE DE L'ENFANCE EN OCCIDENT

1. De l'Antiquité au xvii<sup>e</sup> siècle

SOUS LA DIRECTION  
D'EGLE BECCHI  
ET DOMINIQUE JULIA

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

Kaiserliche Akademie der Wissenschaften, 1912, p. 103-158 (*Fontes Rerum Austriacarum*, LXVII), intégralement reproduite, avec des corrections et la traduction en regard, dans *Il pensiero pedagogico...*, *op. cit.*, p. 198-295.

13. B. Guarino, *De ordine docendi et discendi*, *op. cit.*, p. 440-441.

14. M. Palmieri, *Vita civile*, *op. cit.*, p. 35.

15. P. P. Vergerio, *De ingenuis moribus et liberalibus studiis adulescentiae*, texte et traduction dans *Il pensiero pedagogico...*, *op. cit.*, p. 126-137 (on trouvera une traduction de tout le texte de Vergerio dans E. Garin (éd.), *Educazione umanistica in Italia*, Rome-Bari, Laterza, 1975, p. 63-119).

16. Voir le *De re uxoria liber* de Francesco Barbaro in *Prosatori latini del Quattrocento*, éd. par E. Garin, Milan-Naples, Ricciardi, 1952, p. 104-137. Les passages cités se trouvent p. 124sq.

17. L. B. Alberti, *Opere volgari*, *op. cit.*, t. I, p. 67sq. Sur son autobiographie, voir R. Fubini et A. Menci Gallorini, « L'autobiografia di Leon Battista Alberti. Studio ed edizione », *Rinascimento*, II<sup>e</sup> série, vol. XII, 1972, p. 21-78.

18. E. S. Piccolomini, *De liberorum educatione*, *op. cit.*, p. 260sq.

19. J. Wimpfeling, *Adolescentia*, éd. par O. Herding, Munich, Fink, 1965, p. 181sq.

20. Les documents édités et inédits sur Vittorino de Feltré et sur la Ca' Zoiosa se trouvent presque tous dans *Il pensiero pedagogico...*, *op. cit.*, p. 504-718.

## Colloques scolaires et civilités puériles au XVI<sup>e</sup> siècle

par Franz Bierlaire

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, les élèves du premier collège liégeois d'humanités forçaient l'admiration des étrangers : « Vous verrez à Liège des enfants de sept ans parlant latin ; ceux qui n'ont pas encore atteint leur quatorzième année écrivent si bien en prose et en vers qu'ils semblent capables de rivaliser avec n'importe quel orateur ou poète. » Ce qui se passe à Liège, et qui étonne tellement le témoin averti qu'est Georges Macropedius<sup>1</sup>, s'observe également dans d'autres villes, en particulier dans toutes celles où les Frères de la Vie commune tiennent école et mettent en pratique une pédagogie déjà engagée sur les voies de l'humanisme et fondée sur un exercice continu, commandé par la division des élèves en classes. Jean Sturm, le fondateur du gymnase de Strasbourg, a laissé, dans son rapport aux « scolarques » de la ville, une description très détaillée des méthodes utilisées par les hiéronymites liégeois, originaires de l'école de Bois-le-Duc, filiale de celle de Deventer, au temps où il était leur élève. Il s'inspira lui-même de ce système dont sont également largement tributaires les programmes des premiers collèges jésuites, même si un autre modèle – la « manière de Paris » – semble bien avoir fécondé la pédagogie des Pères<sup>2</sup>.

### 1. Le latin : deuxième ou première langue ?

Notre propos n'est pas de retourner « aux sources de la pédagogie des jésuites », mais d'essayer de répondre à une question : comment les pédagogues du XVI<sup>e</sup> siècle s'y sont-ils pris pour créer, au profit du latin, cet automatisme que nos professeurs de langues modernes cherchent à obtenir, chez leurs élèves, au profit d'une langue étrangère ? La comparaison n'est pas fortuite. Pour les écoliers du XVI<sup>e</sup> siècle, le latin est une langue étrangère : « Par quel moyen, demande Jean Sturm<sup>3</sup>, les jeunes Romains et les jeunes Grecs pouvaient-ils acquérir si vite la faculté de s'exprimer ? C'est qu'à la maison, presque au berceau, dans le sein de leur mère, ils apprenaient à vagir ; c'est que leurs nourrices les portaient dans leurs bras, balbutiant encore, aussi longtemps que l'âge le veut, et les corrigeaient quand leurs forces s'accroissaient ; c'est que les domestiques leur apprenaient des mots et jouaient avec eux, non seulement pour les amuser, mais aussi pour les exercer à l'emploi du latin. Cet avantage se trouvait confirmé par les relations journalières avec leurs camarades d'âge, dont les jeux et les conversations apportaient de nouveaux objets inconnus à la maison, avec les mots pour les exprimer. Ce moyen d'apprendre n'existe plus pour notre époque et notre jeunesse. Il n'y a point chez nous de parents, de domestiques, de connaissances, point de citoyens, point de magistrats parlant latin. » Aussi une nouvelle méthode doit-elle être inventée pour instaurer un véritable bilinguisme, un bilinguisme actif, comme disent les professeurs de langues d'aujourd'hui, et conduire les élèves à une telle maîtrise de leur deuxième langue qu'ils puissent se passer de leur langue maternelle, voire même y renoncer définitivement. C'est en tout cas le rêve de la plupart des humanistes, en particulier d'Érasme, dont on connaît la répugnance à utiliser une autre langue que le latin. Aussi est-ce au prince des humanistes, théoricien très écouté de la pédagogie pratique et auteur de plusieurs ouvrages adoptés rapidement comme livres de classe, que nous ferons appel pour présenter, dans ses grandes lignes, la « méthode directe » d'enseignement du latin<sup>4</sup>.

### 2. La méthode directe

Érasme traite de l'apprentissage du latin (et du grec) dans deux ouvrages complémentaires : le *De pueris statim ac liberaliter instituendis* (1529) et le *De ratione studii* (1512). Constatant et déploquant que les adolescents parlent mal (le latin) et que leur vocabulaire est d'une pauvreté affligeante, il propose deux remèdes. Dans le *De pueris*<sup>5</sup>, consacré à l'éducation des petits enfants (de quatre à sept ans), il recommande aux parents ou au précepteur d'enseigner le vocabulaire usuel au bambin à partir d'objets qui lui sont familiers et surtout d'employer des images pour lui raconter des fables et des apologues, mais aussi pour lui apprendre les noms d'arbres, d'herbes et d'animaux, en même temps que la nature propre à ces êtres, spécialement ceux qui ne se rencontrent pas partout, comme l'éléphant. Le maître apprendra au petit comment ce gros animal se dit en grec et en latin ; il lui montrera ce que les Grecs appellent « trompe » et les Latins « main », parce que c'est avec elle que l'éléphant saisit sa nourriture. Il lui fera remarquer que cet animal ne respire pas par la bouche, comme nous, mais par sa trompe ; il lui montrera ses défenses, en saillie de part et d'autre, d'où l'on tire l'ivoire, et, en même temps, il lui présentera un peigne en ivoire. L'apprentissage de la langue latine va de pair avec l'initiation aux sciences naturelles, qui fait appel aux qualités d'observation de l'enfant, le passage se faisant tout naturellement entre les images ou même les tapisseries montrant des animaux exotiques et les tableaux vivants représentés par les arbres, les plantes, les animaux domestiques, les spectacles de chasse qu'il peut voir quotidiennement. Il enrichira ainsi son vocabulaire par l'apprentissage de mots rares (*copia verborum*) et il étendra sa connaissance de la nature (*copia rerum*), cette double abondance lui servant, l'une à substituer un mot à un autre, l'autre à développer et à enrichir une idée<sup>6</sup>.

Dans le *De ratione studii*, destiné aux enfants en âge de fréquenter l'école latine (de sept à quatorze ans), Érasme conseille de réduire l'enseignement de la grammaire à quelques règles essen-

tielles et d'initier immédiatement les écoliers à l'art de la conversation : « A cet âge, écrit-il<sup>7</sup>, on se familiarise en quelques mois avec n'importe quelle langue vulgaire. Pourquoi n'en irait-il pas de même avec le grec ou le latin ? Cette méthode n'est toutefois possible que lorsque l'on ne dispose pas d'un gros troupeau d'élèves, car elle requiert un contact constant entre le maître et le disciple. A l'école, le professeur devra prendre garde de s'exprimer le plus correctement possible, soit qu'il s'adresse à toute la classe, soit qu'il parle à un enfant en particulier. En passant, il expliquera certaines tournures et il conseillera à ses auditeurs de l'imiter. Quand ils auront la parole, il les félicitera s'ils parlent bien ou il les reprendra s'ils font une faute. Il sera également utile de prévoir des petites récompenses ou des punitions : ainsi, ils en viendront à se corriger les uns les autres. Le maître pourra même choisir ses élèves les plus capables pour en faire les arbitres de la discussion. Il ne sera pas non plus inutile de leur proposer quelques formules de conversation, afin qu'ils usent de ces tours familiers dans leurs jeux, à table ou lorsqu'ils se rencontrent dans la rue. Et, s'il est bon que ces expressions soient élégantes, il faut aussi qu'elles soient faciles et pleines de charme. »

### 3. « Ne dites pas, mais dites... »

La meilleure façon d'apprendre une langue étant de la parler, l'élève commencera par répéter, puis par mémoriser les phrases usuelles proposées en classe ou rassemblées dans un manuel de conversation conçu pour lui faire assimiler et parler un latin élémentaire, émaillé de tournures idiomatiques et lesté d'un vocabulaire pratique<sup>8</sup>. Le rôle du maître est de faire en sorte que l'élève ne reste pas *in-fans*, plutôt que de lui « enseigner à grand prix une grammaire qui mérite à peine le nom d'art libéral, puisqu'elle est l'art de parler comme les barbares, et non celui de s'exprimer correctement », comme l'écrit Alexandre Hegius, qui fut le maître d'Érasme à Deventer<sup>9</sup>. Entraînés dans les labyrinthes de la dialectique<sup>10</sup>, « écorchés vifs avec les *modi significandi* et les question-

nettes *ex qua vi* », les écoliers étaient incapables de tenir une conversation en latin<sup>11</sup> et leur maigre vocabulaire se composait surtout de mots en langue vulgaire affublés de terminaisons latines : *ex inepte vernaculis inepte latina*, se lamente l'humaniste anversois Cornelius Grapheus<sup>12</sup>.

Dans un ouvrage curieux, sorte de « Ne dites pas, mais dites », intitulé *Farrago sordidorum verborum* (1529), l'humaniste amsterdamois Cornelius Crocus dresse l'inventaire de tous ces barbarismes, mais en les faisant suivre des expressions correctes correspondantes, tirées d'Érasme ou des auteurs anciens. A la fois bréviaire de style, comme les *Elegantiae linguae latinae* de Laurent Valla, et dictionnaire du jargon de l'époque, ce « pot-pourri des termes impropres<sup>13</sup> » permet de mesurer l'étendue du mal qui frappe le latin parlé, en France comme aux Pays-Bas : « Les Français disent *facere barbam*, pour *tondere*, ou *radere barbam*. [...] *Landonium*, pour *vinum patrium* : ce charabia est courant à Louvain. » Crocus veut restaurer l'usage d'un latin conforme à l'exemple donné par les auteurs anciens : « Il faut dire *copiarum dux*, et non *capitaneus*, qui est un mot du langage des Goths. [...] *Tolerabile* est le terme utilisé par les Latins pour le *potest passare* de certains courtisans. »

En 1530, paraît un autre ouvrage du même genre, le *De corrupti sermonis emendatione libellus* du pédagogue français Mathurin Cordier, alors professeur au collège de Navarre. Dénonçant le jargon des élèves, qui n'était ni français ni latin, il leur fournit les moyens de s'exprimer correctement dans une soixantaine de circonstances, y compris quand ils jouent : « *Transit me ad currendum*. Il me passe à courir : c'est à dire, il court plus fort que moy. *Me cursu praevertitur*. *Me superat cursu*. *Currit me velocius, vel celerius...* » L'ouvrage de Cordier<sup>14</sup> annonce ses *Colloquiorum scholasticorum libri IIII ad pueros in sermone Latino paulatim exercendos* (1564), puisque l'on y trouve de nombreuses ébauches de dialogues, mais aussi le souci de faire œuvre religieuse et morale : « Souvenez-vous, les enfants, et vous, les adolescents, de l'étymologie de vos noms. Pourquoi vous appelez-vous *pueri* ? Parce qu'il faut que vous soyez purs, chastes, tempérants, saints et immaculés, car Dieu, votre Seigneur, est saint et il ne vous a pas invités à vous souiller, mais à vous mettre en état de grâce. Et

pourquoi adolescents ? Parce que, tout en grandissant, c'est-à-dire en croissant en âge, vous devez croître en vertu, afin de devenir peu à peu des hommes. Un homme est-il autre chose qu'un être à la vertu consommée ? »

Lorsque Cornelius Crocus, auteur lui aussi d'un recueil de colloques scolaires (1534), et Mathurin Cordier dressent leur inquiétant « état des lieux », les humanistes du Nord ont depuis longtemps déjà déclaré la guerre aux Goths et entrepris, à la suite de Laurent Valla, de propager l'usage quotidien d'un latin correct, puisé aux meilleures sources, d'abord en tirant les matériaux nécessaires aux conversations de leurs élèves des textes anciens dont la langue leur paraissait proche du langage de tous les jours : la correspondance de Cicéron, où l'on trouve « le langage à la fois simple et correct que Cicéron employait avec sa femme, avec ses enfants, avec ses serviteurs, avec ses amis, à table, au bain, au lit, dans son jardin<sup>15</sup> », et surtout les *Comédies* de Térence<sup>16</sup>. Connus sous le nom de *Vulgaria Terentii*<sup>17</sup>, souvent accompagnés d'une traduction en langue vulgaire, les plus anciens florilèges du Comique latin répondent déjà au souhait formulé par Jean Sturm : « Qu'on ne voie rien dans le corps humain, dans le monde animal, qu'il n'y ait rien dans la cuisine, dans le cellier, dans la grange, qu'on n'apporte rien au repas de tous les jours, qu'on n'aperçoive dans le jardin aucune plante, aucun fruit, aucun arbre, qu'on n'emploie rien à l'école, rien dans une bibliothèque, que l'on ne rencontre rien dans les églises, que rien ne frappe les sens de l'homme journellement, rien que tes élèves ne soient capables de nommer en latin – du moins dans la mesure du possible<sup>18</sup>. »

#### 4. Du lexique dialogué au recueil de dialogues

Le lexique dialogué n'est pas une invention des humanistes, puisque les premiers manuels de conversation datent de l'Antiquité gréco-romaine. Les *Hermeneumata* du pseudo-Dosithee contiennent des séries de phrases usuelles, d'un vocabulaire très

simple, décrivant en grec et en latin de courtes scènes de la vie quotidienne ; la *Quotidiana locutio*, que les humanistes attribueront à Julius Pollux, propose une collection de mots et d'expressions se succédant suivant les petits événements de la journée : un enfant raconte son lever, sa toilette, son départ pour l'école, son arrivée en classe, ses activités scolaires, son retour à la maison pour le repas. Ce petit lexique se termine par quelques saynètes dialoguées<sup>19</sup>.

Les hommes du Moyen Âge ont également utilisé la méthode du lexique dialogué, comme en témoigne notamment le « Colloque » de l'abbé Aelfric, qui dirigeait l'abbaye d'Eynsham, au début du XI<sup>e</sup> siècle : « Nous, les enfants, nous te demandons, maître, de nous apprendre à bien parler le latin, parce que nous sommes ignorants, et nous le parlons mal. – Acceptez-vous d'être battus pour apprendre ? – C'est mieux que de rester ignorants, mais nous savons que tu ne nous donneras pas de coups, à moins que nous le méritions. » Le maître imagine de faire tenir à chaque enfant un métier, pour apprendre le vocabulaire correspondant à chaque état, et fait ainsi défiler un paysan, un berger, un bouvier, un chasseur, un pêcheur, un oiselier, un marchand, un cordonnier, un boulanger... et un écolier. Une traduction juxtalinéaire en anglo-saxon a été jointe au texte latin, si bien que nous avons là un ancêtre de nos « Assimil »<sup>20</sup>.

Les humanistes se sont donc contentés de remettre en honneur une méthode datant de l'Antiquité gréco-romaine, que certains d'entre eux connaissaient, vraisemblablement par l'entremise d'Hermonyme de Sparte, qui transcrivit la *Quotidiana locutio* à l'intention de ses élèves parisiens : en novembre 1516, l'un d'entre eux, l'humaniste alsacien Beatus Rhenanus, donnera à Bâle, chez Johann Froben, une édition du petit lexique, intitulée *Familiarium colloquiorum incerto autore libellus graece et latine...* Ce titre annonce curieusement celui qui sera attribué deux ans plus tard, dans le même atelier, à l'édition subreptice, réalisée sous la direction du même Rhenanus, d'un livre du maître rédigé par Érasme, vingt ans plus tôt, à l'intention de ses élèves parisiens : *Familiarium colloquiorum formulae*<sup>21</sup>...

Les premiers recueils de dialogues scolaires imprimés apparaissent dans le dernier quart du XV<sup>e</sup> siècle, après avoir sans doute,

comme le recueil érasmien, circulé sous forme manuscrite. Certains sont restés inédits, peut-être parce qu'ils n'étaient pas l'œuvre d'un maître d'école mais d'un précepteur qui en tirait la matière de leçons particulières. Ainsi le manuel composé vers 1467 à l'intention du futur empereur Maximilien I<sup>er</sup>, où quelques enfants, dont le jeune prince, dialoguent au saut du lit avant de rejoindre leur maître, qui leur fait réciter du vocabulaire et les exerce à exprimer une même idée de plusieurs façons différentes<sup>22</sup>.

Jusqu'en 1518, année où Petrus Schade, dit Mosellanus, publie sa *Paedologia*, les colloques scolaires restent un genre mineur, pratiqué par des humanistes « plus pédagogues que parfaits lettrés », à l'intention d'écoliers ou d'étudiants allemands<sup>23</sup>. Vers 1480 paraît, sans nom d'auteur, un *Manuale scholarium* destiné aux étudiants de l'université de Heidelberg, les conduisant de l'inscription aux cours jusqu'à l'examen final et leur apprenant comment s'adresser à leurs condisciples et à leurs maîtres<sup>24</sup>. Dans le courant des dix dernières années du xv<sup>e</sup> siècle, Paul Niavis (Schneevogel), professeur à l'école latine de Chemnitz, publie plusieurs manuels de conversation du même genre, dont le contenu est adapté au degré de préparation des utilisateurs : latinistes débutants, étudiants et même jeunes moineillons<sup>25</sup>. Les personnages du *Latinum idioma* d'Andreas Hündern (1501) sont des écoliers qui, chacun à leur tour, sollicitent leur admission à l'école, puis demandent la permission de la quitter. Le maître leur apprend ensuite à saluer, prendre congé, transmettre et accepter le bonjour d'un tiers, inviter quelqu'un à sa table, faire un cadeau à un professeur, demander la permission de s'absenter, offrir à boire au maître d'école. Enfin, les enfants parlent entre eux et jouent, notamment à la balle et à la toupie. Le *Latinum idioma* de Laurentius Corvinus (1503), destiné aux élèves de l'école Sainte-Élisabeth de Breslau, présente les mêmes caractéristiques<sup>26</sup>.

Tous ces manuels sont le reflet fidèle de la vie des écoliers et de leurs préoccupations quotidiennes<sup>27</sup>. Les répliques, le plus souvent très courtes et donc faciles à mémoriser, sont parfois accompagnées de leur traduction en langue vulgaire : le *Pappa puerorum* publié en 1513 par Johannes Murrnellius, professeur à Münster, est un manuel latin-allemand<sup>28</sup> ; les *Collocutiones duorum puero-*

*rum de rebus puerilibus ad invicem loquentium*, écrites vers 1500 par Hermann Torrentinus, recteur de l'école de Zwolle, comportent une version néerlandaise<sup>29</sup>.

### 5. De Mosellanus à Érasme

Avec la *Paedologia* de Petrus Mosellanus s'ouvre la grande période du colloque scolaire humaniste. L'ouvrage du célèbre pédagogue allemand paraît en 1518. Deux dialogues supplémentaires viendront s'ajouter en 1520 aux trente-cinq dialogues de la première édition. Mettant aux prises des écoliers ou des étudiants discutant de leurs problèmes, ces petites comédies en un acte sont écrites dans une langue simple et correcte, où les citations d'auteurs classiques sont nombreuses. La *Paedologia* est l'œuvre d'un parfait humaniste qui, pour faciliter l'apprentissage et propager l'usage d'un latin épuré, n'a pas hésité à « redevenir un enfant », ce qui ne l'empêche pas de mêler à ses balivernes quelques propos sérieux<sup>30</sup>.

Des enseignements moraux et religieux se glissent en effet parmi les belles formules de conversation latine. Ici Paul rappelle à Pierre qu'il faut obéir à ses parents ; là, Joseph conseille à Cléanthe de supporter avec résignation les inconvénients de sa situation présente ; plus loin, Conrad et Gilles rappellent que saint Jérôme déconseillait aux jeunes gens les jeûnes prolongés et excessifs. Dans un autre dialogue, Valère et Nicolas se demandent s'ils doivent acheter un cierge en l'honneur de la Vierge : « Je ne serai pas accusé sur-le-champ d'hérésie, si je ne porte aucun cierge, pense Nicolas, d'autant que je n'ai pas de quoi en acheter. En outre, je pense que le Christ serait bien plus content si j'utilisais l'argent nécessaire à l'achat de cierges pour soulager les pauvres. » Les personnages mis en scène par Mosellanus discutent également des sacrements : un des enfants reproche à son camarade de choisir un confesseur distrait et de ne pas écouter la leçon consacrée par le professeur à la communion.

Certains dialogues renferment des conseils plus proprement sco-

lares : l'un énumère les auteurs qui seront étudiés pendant le prochain semestre ; un autre est consacré à la façon d'apprendre un texte ; le dernier dialogue, enfin, est une longue discussion sur le choix d'une université. Les élèves ont grandi : ils vont bientôt quitter l'école latine pour entrer à la faculté des arts<sup>31</sup>.

La *Paedologia* n'est plus un recueil de formules, mais de petites scènes de la vie scolaire à Leipzig, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, et contenant des leçons de morale autant que de vocabulaire. Débarassés de la gangue scolaire qui alourdissait les recueils antérieurs, les dialogues proposés par l'humaniste allemand sont vivants et animés comme de véritables entretiens d'écoliers. L'illusion est complète : on pourrait croire que Mosellanus nous rapporte certaines discussions dont il a été le témoin.

On peut en dire autant de Christoph Hegendorff, son successeur comme recteur de l'université de Leipzig, en dépit de son goût encore marqué pour les exercices de synonymie<sup>32</sup> :

JEAN : Je voudrais bien, Nicolas, que tu m'apprennes une formule à utiliser quand on porte une santé. Mon maître me fait sans arrêt des ennuis parce que je m'y prends comme un paysan ; mais il est incapable de m'enseigner lui-même de meilleures manières.

NICOLAS : Tu n'imagines pas combien il est difficile d'adapter le latin à nos expressions allemandes. Je vais quand même te faire profiter de ce que mon professeur m'a appris. Pour porter une santé, tu peux dire *Cervisia vobis saluti sit*, ou bien *Cervisia vobis commodo sit*, ou encore *Cervisiam Deus sua bonitate consecret, nequid noxii vobis ingeratur*.

JEAN : Compris. Et quand on te dit bonjour, comment réponds-tu ?

NICOLAS : Si on me dit *Salve, mi amice*, je réponds : *Et tu itidem salve*. Quand on me dit : *Salvus sis*, je réponds : *Et tu salvus sis*.

JEAN : Parfait, j'y suis. Et quand tu abordes quelqu'un le matin, quels mots lui adresses-tu ?

NICOLAS : Je dis : *Bonum mane*, ou *bona dies*. Quand je rencontre quelqu'un à midi, je dis : *Plurimum salve* ou *salvete*, ou *Salva sit tua humanitas, praeceptor mi amantissime*. Quand je prends congé, je dis *Vive et vale*, ou *Vivat et valeat faustiter tua* (ou *vestra*) *humanitas*...

Pour qui veut faire provision de formules, le recueil érasmien publié subrepticement à Bâle, en novembre 1518, constitue une mine inépuisable. Le succès de l'ouvrage incitera l'humaniste à en donner deux éditions corrigées et même augmentées, avant de le

récrire entièrement, au début de l'année 1522<sup>33</sup>. Le début de l'édition bâloise de mars 1522 et le brouillon imprimé en novembre 1518 présentent un point commun : les personnages n'échangent pas des répliques, mais de longues séries de répliques, Érasme notant au passage les expressions qui appartiennent au langage populaire, celles qu'il recommande particulièrement, donnant ici le sens d'un mot difficile, prévenant là une faute possible. Ces remarques se fondent dans le dialogue et se transforment en exercices pratiques de grammaire élémentaire, par exemple sur les verbes exprimant l'achat et la vente, dont la liste est donnée, avec les temps primitifs, les adjectifs dérivés, les équivalents français et allemands, des exemples et un bref rappel de la règle : « As-tu remarqué dans tous ces exemples que, partout où figure un substantif de prix, on trouve un ablatif, les autres mots pouvant exprimer un prix étant soit mis au génitif soit changés en adverbe ? Tu n'as jamais entendu un comparatif sans substantif, sauf *pluris* et *minoris*. » On croirait être en classe...

Si la nouvelle version a encore des allures de livre du maître, elle propose aussi plusieurs véritables dialogues destinés certes à aider les lecteurs à « polir leur style », mais surtout à « régler leur vie ». Les *Colloques* sont nés. L'ouvrage va s'enrichir régulièrement de modèles de conversation servant à révéler des comportements exemplaires ou à illustrer des jugements erronés, et où le souci de la *copia* n'apparaît plus qu'en filigrane : seul un écolier attentif s'apercevra que, dans son entretien avec le boucher, le poissonnier exprime son accord avec son interlocuteur de vingt-deux façons différentes<sup>34</sup>...

Avec Érasme, le colloque scolaire entre dans la grande littérature, la littérature pour adultes, même si les *Colloques* resteront un livre de classe pendant tout le XVI<sup>e</sup> siècle et même au-delà. L'humaniste n'a pas créé le genre, mais il lui a donné un nom. Dès l'origine, ses *Colloques* sont « familiers », faits des propos qui peuvent être échangés dans la rue ou autour d'une table entre gens de connaissance, alors que les conversations « rapportées » par ses contemporains ou ses devanciers sont le plus souvent des « dialogues d'enfants », des conversations d'écoliers, des colloques « scolaires ». Érasme n'est ni un professeur ni même un précepteur : les élèves à l'intention desquels il a composé ses premières

« formules d'entretiens familiers » n'étaient plus des enfants, mais des adolescents, presque des compagnons d'études, des proches. Les autres auteurs de dialogues scolaires sont des précepteurs, des maîtres d'école, des régents de collège, qui mettent en scène leurs jeunes élèves et les font discuter de tous les sujets susceptibles d'intéresser des enfants de cet âge, dans le but de leur apprendre à s'exprimer en latin dans toutes les situations où ils se trouveront, à nommer en latin tous les objets qui tomberont entre leurs mains. Ainsi Mathurin Cordier qui, dans ses *Colloquia scholastica*, consacre plusieurs dialogues aux fournitures scolaires<sup>35</sup> :

HUGO : As-tu de la bonne encre ?

BLAISE : Pourquoi cette question ?

HUGO : Pour que tu m'en donnes un peu.

BLAISE : Alors quoi ? Tu n'en as pas ?

HUGO : Si, mais je ne peux pas m'en servir pour écrire.

BLAISE : Qu'est-ce qui t'en empêche ?

HUGO : Elle est trop épaisse.

BLAISE : Tu ne sais pas l'éclaircir ?

HUGO : Je n'ai point d'eau.

BLAISE : Éclaircis-la avec du vin !

HUGO : J'en ai encore moins !

BLAISE : Et si tu l'éclaircissais avec du vinaigre ?

HUGO : Le papier percerait.

BLAISE : Comment le sais-tu ?

HUGO : Je l'ai entendu dire par un certain maître qui m'apprenait à écrire.

BLAISE : Et moi, j'ai entendu dire quelque chose de bien plus merveilleux.

HUGO : Raconte-le-moi.

BLAISE : Que me donneras-tu en échange ?

HUGO : Une bonne épingle.

BLAISE : Écoute donc ce que j'ai appris d'un certain maître que j'ai eu : l'encre qu'on a détrempe avec du vinaigre s'efface difficilement.

HUGO : C'est bien possible, mais en attendant donne-m'en un peu pour l'usage que je veux en faire maintenant.

BLAISE : Tiens ton cornet suffisamment ouvert, et je te verserai de l'encre dedans.

HUGO : Le voilà ! Verse. Ah ! Qu'elle est limpide !

BLAISE : C'est peut-être qu'il n'y a pas assez de gomme ?

HUGO : Mais comme elle est pâle !

BLAISE : Sers-t'en, si tu veux, comme elle est, car je n'en ai pas de meilleure.

## 6. Les colloques scolaires, miroirs de l'enfance

Leçons de choses et de vocabulaire, ces dialogues fictifs ou réels constituent des documents irremplaçables sur la vie des écoliers du XVI<sup>e</sup> siècle. Le tableau vivant et coloré qu'ils nous donnent mérite d'être regardé de très près, car il présente une infinité de nuances. Chaque recueil, en effet, est le reflet d'une réalité locale : si tous les enfants se ressemblent, chaque pédagogue met dans la bouche de ses personnages les propos qu'il voudrait entendre ou ceux qu'il entend... corriger, et il place les élèves dans leur contexte géographique et social. Si les personnages de l'*Exercitatio linguae latinae* de Jean-Louis Vivès (1539) sont des enfants de bourgeois aisés, éveillés et habillés par une servante, possédant plusieurs pourpoints, plusieurs paires de chaussures avec des lacets de cuir ou de soie, et vivant dans des maisons avec des fenêtres vitrées et des volets en bois<sup>36</sup>, les héros des *Dialogi pueriles* de Christoph Hegendorff font le siège des maisons bourgeoises pour mendier un morceau de viande rance, ils souffrent cruellement du froid et remplissent toutes sortes de corvées pour payer leurs études<sup>37</sup>. Les premiers vivent douillettement chez leurs parents, vraisemblablement à Bruges ; les seconds ont quitté leur village pour aller étudier à Leipzig et leur sort n'est guère plus enviable que celui du jeune Thomas Platter, dont on connaît par l'*Autobiographie*<sup>38</sup> la vie d'étudiant errant dans l'Allemagne de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, le contexte religieux dans lequel évoluent les personnages des colloques scolaires varie d'un recueil à l'autre, selon l'époque où il est rédigé, selon la confession de l'auteur. Si Christoph Hegendorff est un fervent admirateur de Luther, Mathurin Cordier est un disciple de Calvin, dont il fut le maître. L'enfant modèle mis en scène par Érasme dans la *Piété enfantine* prie beaucoup, mais en pensée plus qu'avec des mots ; présenté par le dominicain Lambert Campester, premier contrefacteur des *Colloques*, le même enfant ne se contente plus de la prière silencieuse<sup>39</sup> ; au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, dans la contrefaçon du jésuite Antoine van Torre, il ne priera plus seule-



ment Jésus et la Vierge Marie, mais également son ange gardien<sup>40</sup>.

Omniprésentes dans les *Colloques* d'Érasme, les préoccupations morales et religieuses ne sont jamais absentes des recueils plus « scolaires ». Si Christoph Hegendorff et Jonas Philologus consacrent un dialogue au carnaval, ils n'hésitent pas, dans un autre, le premier à souligner la signification profonde de la fête de la Circouconcion, le second à rappeler l'obligation de la confession annuelle<sup>41</sup>. Et, tandis que les personnages d'Adrien Barland font l'éloge du pape Adrien VI, « élevé au pontificat par la seule providence divine<sup>42</sup> », Mathurin Cordier se fait le propagandiste d'un « calvinisme pour enfants », notamment dans les colloques de son quatrième livre, « contenant choses plus grandes que les précédents, comme traitant des mœurs et de la doctrine chrestienne<sup>43</sup> ».

Proposées par des adultes, les échappées sur le petit monde de l'enfance ou de l'adolescence que constituent les colloques scolaires sont comme des miroirs tendus aux jeunes, leur renvoyant tantôt l'image des garnements qu'ils sont, tantôt celle des exemples qu'ils devraient être et qu'ils pourraient facilement devenir en suivant les conseils d'un bon maître : « Ce savant homme m'a exhorté à n'avoir rien de plus cher que le Christ, à me reposer entièrement sur lui, à avoir foi en lui, à honorer mon père et ma mère, mais aussi mes professeurs, à ne jamais mentir ni voler, à toujours dire ce que je pense au fond de mon cœur, à aimer mon prochain comme moi-même, à ne pas faire à autrui ce que je ne voudrais pas qu'on me fit, à éviter comme la peste la compagnie des méchants, à rechercher celle de garçons de mon âge, sages et studieux ; enfin, à apprendre l'éloquence et à étudier les lettres qui rendent l'homme meilleur. » Tous les écoliers, hélas, ne ressemblent pas à ce portrait – à cet autoportrait – peint par Adrien Barland<sup>44</sup> ou au vrai « petit saint », héros de la *Piété enfantine* d'Érasme<sup>45</sup>. Pour quelques enfants modèles, combien en effet de petits diables, toujours en défaut et à qui l'on doit rappeler constamment l'étymologie du mot « école », comme le fait notamment Vivès dans l'*Exercitatio linguae latinae* :

LUCIUS : Nous ne jouons pas aujourd'hui ?

ESCHINE : Non, car c'est un jour ouvrable. Oh ! oh ! Crois-tu donc être venu ici pour jouer ? Ce n'est pas un terrain de jeux, mais un lieu de travail.

LUCIUS : Mais alors, pourquoi appeler l'école *ludus* [c'est-à-dire jeu] ?  
ESCHINE : Sans doute l'appelle-t-on jeu, mais c'est un *jeu de lettres* [en latin : *ludus litterarum*], parce qu'ici c'est avec des lettres qu'il nous faut jouer, alors qu'on joue ailleurs à la balle, au cerceau, aux osselets. J'ai entendu dire également que l'école s'appelait en grec *schola*, autrement dit loisir [en latin *otium*], parce que le véritable loisir et le repos de l'esprit, c'est de passer son temps à étudier. Mais apprenons à voix basse ce que le maître nous a recommandé d'étudier, pour ne pas gêner les autres.  
LUCIUS : Mon oncle, qui a naguère étudié les belles-lettres à Bologne, m'a enseigné que ma mémoire fixerait mieux n'importe quelle phrase, à condition de la prononcer à plus haute voix, et je crois que c'est confirmé par l'autorité d'un certain Pline.

ESCHINE : Si l'on veut apprendre ses formules de la sorte, on n'a guère qu'à se retirer dans des jardins ou dans le cimetière attenant à l'église : on pourra là-bas crier jusqu'à réveiller les morts.

COTTA : Enfants, est-ce là apprendre ? C'est plutôt bavarder, discuter ! Allez, venez tous retrouver le maître et suivre ses conseils<sup>46</sup>.

L'enfant dissipé ou désobéissant est rapidement remis sur le droit chemin, sans que – la plupart du temps – le maître doive intervenir. Les colloques scolaires ne nous font pénétrer dans aucune « geôle de jeunesse captive » : la surveillance est discrète, assurée le plus souvent par un élève choisi par le maître pour son sérieux et ses qualités intellectuelles. Dans les collèges des jésuites, cet élève-moniteur deviendra un mouchard dont la principale mission consiste à dénoncer celui de ses condisciples qui ne s'exprime pas en latin et qui sera condamné à porter « l'insigne de la langue vulgaire »<sup>47</sup>.

Ne parler qu'en latin, même en jouant, pour ne pas être exclu de la partie... Les recueils de colloques scolaires contiennent très souvent plusieurs récits dialogués de jeux d'enfants, destinés à faciliter la tâche des joueurs. S'ils ne décrivent pas toujours tout le déroulement de la partie, ces petits reportages sportifs permettent néanmoins d'en suivre les préparatifs (la demande de la permission de jouer, le choix du jeu et du terrain) et les principales péripéties. Ces dialogues sont parmi les plus rafraîchissants de chaque recueil : on s'y croirait ! Les auteurs ont bien compris que les enfants devaient absolument se reconnaître. Ainsi Mathurin Cordier, qui laisse deux garnements jouer pour une pinte de vin, mais qui ajoute : « Les écoliers doivent se contenter de jouer pour gagner, d'autant plus que le

règlement des collèges interdit d'organiser des beuveries dans les chambres. Mais nous avons relevé dans cet ouvrage les expressions employées par les enfants, non parce que nous approuvons tout ce qu'ils disent ou font, mais pour leur enseigner à parler plus facilement le latin. Il n'est pas douteux, en effet, qu'ils s'exprimeront plus correctement si nous leur fournissons des formules latines pour tous les sujets qui leur sont familiers et quotidiens<sup>48</sup>. »

Si Mathurin Cordier et Érasme sont, avec Jean-Louis Vivès, les auteurs de colloques les plus connus, ceux qui sont le plus souvent cités, utilisés, voire imités, d'autres humanistes moins célèbres se sont illustrés dans ce genre relativement obscur, puisqu'il s'agit de livres de classe, d'ouvrages didactiques, où l'on retrouve presque toujours les mêmes rubriques, parfois les mêmes formules. Les manuels conservés, qui proviennent essentiellement d'Allemagne et des Pays-Bas, témoignent de ce que l'on a appelé la « Renaissance du Nord », des efforts faits par les pédagogues de ces régions pour, comme dit Barland, « chasser des écoles la barbarie » qui y régnait encore, alors qu'elle avait été terrassée en Italie. Les *Colloques* de Mathurin Cordier sont ceux qui nous rapprochent le plus des Alpes, puisque leur action est située à Lausanne ou à Neuchâtel, voire à Genève, où, peu de temps avant sa mort, le vieux maître se décide à « faire imprimer certains colloques en latin qu'il a faitz pour l'instruction des petitz enfans<sup>49</sup> ».

Si tous les recueils de colloques scolaires sont le fruit d'une expérience pédagogique, il en est peu qui aient, comme celui de Cordier, connu une si longue existence souterraine. La plupart des auteurs se hâtent de publier leur ouvrage, préférant l'enrichir, au gré des rééditions, de dialogues inédits, plutôt que de l'utiliser comme livre du maître. La concurrence, il est vrai, est rude, et tous les arguments sont bons pour justifier la publication d'un manuel qui viendra s'ajouter aux « colloques écrits par d'éminents érudits » ou qui aurait la prétention de supplanter ceux d'Érasme, « gloire de la Germanie et garant de la seule authentique littérature ». Si le pédagogue hessois Hermann Schottennius ne s'est résolu à composer des colloques « après Érasme » que pour rendre service à ses propres élèves, son collègue lillois Jean Sylvius confie à ses lecteurs que la plupart des colloques écrits par ses prédécesseurs ne sont pas adaptés à leur jeune âge<sup>50</sup>.

### 7. Livres de classe ou livres du maître ?

Tous les auteurs s'accordent, en effet, sur l'utilisation précoce de leur ouvrage comme guide de la conversation<sup>51</sup>. Dans la plupart des règlements scolaires, il figure au programme des petites classes, du moins de celles dont les élèves commencent à lire, à écrire et à apprendre les rudiments de la grammaire. A ces écoliers de deuxième ou de troisième année, le maître lit et explique le texte, et propose un certain nombre de phrases toutes faites à mémoriser, « par exemple les formules qu'Érasme fournit pour saluer quelqu'un, lui souhaiter du bien, l'inviter à dîner, réciter le bénédicité, converser à table, demander quelque chose au précepteur ». Dans certaines écoles, les enfants devront réciter leur leçon en se donnant la réplique, ces répétitions se transformant parfois en de véritables représentations théâtrales.

Le professeur se sert également du manuel pour enseigner la morphologie : « Ce qu'on leur aura enseigné un soir, les écoliers devront l'exposer eux-mêmes les jours suivants et apprendre à décliner et à conjuguer quelques mots. Ainsi on les interrogera sur les règles grammaticales concernant les genres, les cas, les présents, les supins. » Puis vient l'étude des *constructiones*, l'initiation à la syntaxe se poursuivant avec des textes classiques comme les *Comédies* de Térence ou les *Lettres* de Cicéron. Ainsi, dans certaines écoles, la lecture de la *Paedologia* de Petrus Mosellanus sert d'introduction à celle des *Colloques* d'Érasme qui elle-même prépare à l'étude du Comique latin. Les élèves notent les explications du professeur, mais aussi, quelquefois, « les figures, les tournures, les antithèses, les épithètes, les synonymes, les proverbes, les analogies, les comparaisons, les histoires, les descriptions, les fables, les bons mots, les figures de rhétorique, les apophtegmes », afin de se familiariser avec « l'art de parler et d'écrire dont font preuve les meilleurs auteurs ou écrivains latins, avec leur manière de placer les mots et les idées », c'est-à-dire avec la double abondance si chère à Érasme.

8. *De l'utilitaire à l'utile*

Le choix des textes étudiés est évidemment laissé au maître, qui extrait du manuel – le sien ou celui d'un confrère – les dialogues ou les passages « les plus profitables et les plus convenables », comme le précisent certains programmes à propos des *Colloques* d'Érasme, allant même jusqu'à recommander l'utilisation de *Colloquia minora, selecta, selectiora, breviora* ou d'un *Epitome Colloquiorum*. Les imprimeurs des *Colloques* multiplieront les éditions abrégées, sans nécessairement toujours réduire l'ouvrage à sa dimension initiale, celle d'un recueil de formules, mais en privilégiant les dialogues « utiles pour parler correctement et pour former les mœurs ». Si certains imprimeurs se justifient en invoquant la cherté de la version intégrale, d'autres reconnaissent avoir sacrifié certains dialogues dont « le mordant risquerait de blesser des oreilles délicates ». Tous les lecteurs de florilèges n'ont pas la chance d'avoir accès au texte original, puisque l'on conserve plusieurs éditions scolaires des *Colloques*, non seulement expurgées, mais surtout partiellement réécrites<sup>52</sup>. Si le manuel érasmien est sans doute le recueil de colloques scolaires qui a été le plus fréquemment utilisé dans les classes au XVI<sup>e</sup> siècle, il est également celui dont les utilisateurs connurent le plus d'ennuis : les étudiants de Louvain qui confessaient avoir lu ce manuel n'obtenaient pas l'absolution ; les « régens et maîtres d'écoles » de Franche-Comté risquaient la corde en l'expliquant ; les enfants de Luther en étaient privés par leur père et, dans le *Consilium de emendanda Ecclesia* de 1537, l'interdiction de la lecture de l'ouvrage dans les écoles est présentée comme une importante mesure de réforme de l'Église..., cette réforme de l'Église, dont l'auteur des *Colloques* avait pourtant fini par faire le sujet le plus important et le plus brûlant de son ouvrage<sup>53</sup>.

Réformateur déclaré des études et des mœurs, Érasme, volontairement mais sans l'avouer, a débordé le cadre qu'il s'était primitivement assigné et il a donné à un modeste manuel scolaire une dimension nouvelle et originale. Si son recueil n'est pas le seul à grossir au fil des éditions, on n'en connaît aucun qui ait vu son

nombre de pages décupler en quinze ans, qui ait été gardé sur le métier si longtemps et revu si souvent, qui – surtout – ait été apprécié par les adultes autant sinon davantage que par les enfants. « Jouxte ce que dit saint Paul : *Corrompunt mores Colloquia prava* », diront les censeurs parisiens, accusant l'auteur d'induire ses lecteurs, « sous ombre de beau langage, à perverse doctrine<sup>54</sup> », lui reprochant en somme d'avoir dévoyé les colloques scolaires. Sans doute Érasme oublie-t-il parfois que son livre a été conçu pour des écoliers. A Vivès qui lui en fait la remarque, il répond qu'il lui est sans doute parfois arrivé, lorsqu'il reprenait son ouvrage, de perdre son libre arbitre, mais aussi que les enfants grandissent<sup>55</sup>... L'éducation ne consiste pas pour Érasme à surprotéger l'enfant en lui taisant les choses de la vie, mais à découvrir ses intérêts successifs et à leur associer les connaissances qu'il convient de lui transmettre. L'enfant est un homme en devenir, digne d'être traité en adulte, c'est-à-dire de tout connaître de la vie, à la condition toutefois que cette connaissance se fasse d'abord par le biais d'un livre, plutôt que par l'expérience, qui est « la maîtresse des sots »<sup>56</sup>. Peinture vivante des gens et du monde, les *Colloques* sont pour leurs jeunes lecteurs ce que les images étaient pour les petits enfants : une représentation de la réalité. Érasme montre le monde tel qu'il est et les hommes tels qu'ils sont, laissant à ses lecteurs le soin de choisir la voie ou le modèle à suivre. Érasme, en effet, n'impose pas, il propose, et s'il engage, c'est parce qu'il ne craint pas de s'engager. Derrière l'ironie grinçante, les *Colloques* sont un appel incessant vers un mieux-être, vers un mieux-vivre, vers un mieux-dire qui fait de leur auteur un véritable éducateur.

9. « *On ne naît pas homme...* »

Toute l'œuvre d'Érasme, il est vrai, peut être assimilée à une éducation permanente qui va du vagissement jusqu'à l'épanouissement du *logos* : « On ne naît pas homme, on le devient », souligne l'auteur du *De pueris*<sup>57</sup>, et c'est le langage qui fait l'homme.

Apprendre à parler, et tout de suite à bien parler, telle est la leçon qu'illustre une œuvre pédagogique par essence, qu'il s'agisse de définir l'hygiène du nourrisson, le programme d'une éducation équilibrée et progressive, le choix des auteurs classiques qui en favoriseront l'accès, pour aboutir d'une part aux plus hauts emplois du langage, la rhétorique du prédicateur, d'autre part à la conduite opportune et à la profession spirituelle du chrétien. C'est parce qu'il ne voit pas le tableau d'ensemble et le but très élevé poursuivi par Érasme que Guillaume Budé lui reproche de s'attarder aux premières touches, de perdre son temps à écrire des petits ouvrages pour l'éducation des enfants. « Je n'écris pas pour les *Persius* ni les *Laelius*, j'écris pour des enfants et des ignorants », réplique Érasme, qui ne rejette aucune matière « susceptible de faire progresser les études<sup>58</sup> ». Et c'est le plus tôt possible (*statim*) que doit commencer l'éducation, tant la tâche est immense : « La première chose et donc la principale est d'inculquer à des esprits encore tendres les germes de la piété ; la deuxième, de leur faire aimer et étudier les arts libéraux ; la troisième, de les mettre au courant des devoirs de la vie ; la quatrième, de les habituer dès leurs premiers pas dans l'existence à la civilité des mœurs<sup>59</sup>. »

C'est encore dans le *De pueris*<sup>60</sup> qu'Érasme s'est le mieux expliqué sur la quatrième partie de ce programme : « Si le bambin fait à table quelque chose d'inconvenant, il est repris et, après cet avertissement, il se compose un maintien se conformant à l'exemple qu'on lui a proposé. On le mène à l'église, il apprend à s'agenouiller, à joindre ses menottes, à se découvrir et à donner à tout son corps une attitude propre à la dévotion ; on lui ordonne le silence quand s'accomplissent les mystères, on lui fait tourner la tête vers l'autel. L'enfant apprend ces rudiments de modestie et de piété avant de savoir parler et, comme ils restent fixés en lui à mesure qu'il grandit, ils apportent un profit non négligeable à la vraie religion. Dans les tout premiers temps, l'enfant ne fait pas de différence entre ses parents et les étrangers. Bientôt après, il apprend à reconnaître sa mère, puis son père. Petit à petit, il apprend aussi à les respecter, à leur obéir, à les aimer. Il désapprend la colère, il désapprend la vengeance, car on lui fait donner un baiser à celui contre lequel il s'était emporté. Il apprend à se lever devant une personne âgée, il apprend à se découvrir devant la représentation de

la croix. Ceux qui s'imaginent que, tels qu'ils sont, ces rudiments de vertu n'ont aucune portée morale, commettent, à mon avis du moins, une grave erreur. »

#### 10. La civilité érasmienne : un nouveau concept, un nouveau code

Lorsqu'il rédigeait ces lignes, Érasme avait sans doute déjà sur le métier le petit livre d'instruction morale, familiale, civique et religieuse qu'il publiera plusieurs mois plus tard, en mars 1530, sous le titre de *De civilitate morum puerilium libellus*, « mère gigogne » de ces *Civilités puériles et honnêtes* qui, durant plusieurs siècles, ont pullulé dans les écoles et fait la fortune des libraires<sup>61</sup>. Érasme, ici, crée un genre, car — ce que personne n'avait fait avant lui — il s'attache à faire systématiquement le tour de toutes les situations de la vie sociale et même intime de l'enfant. En sept chapitres, il s'intéresse successivement à l'aspect extérieur et à la tenue, au costume, à la manière de se comporter à l'église, à celle de se tenir et de servir à table, aux rencontres, au comportement au jeu et dans la chambre à coucher, parlant avec le même naturel de la façon de cracher ou de moucher une chandelle, passant en revue les différentes fonctions du corps, envisageant les gestes les plus familiers comme les plus inhabituels, essayant de prévoir toutes les circonstances particulières dans lesquelles l'enfant peut se trouver. Au passage, il signale les attitudes correctes ou ridicules qu'il a observées autour de lui, celles qu'il a notées au cours de ses lectures ou de ses voyages, celles mêmes qu'il a remarquées sur des tableaux ou qui lui rappellent le comportement animal. L'enfant bien élevé dont le portrait apparaît en filigrane est modeste, déférent et souriant en toute circonstance ; se comportant « conformément à la nature et à la raison », il respecte les usages des différents milieux qu'il est appelé à fréquenter et évite de se singulariser, notamment en exagérant les marques de politesse ; s'il se soucie constamment de l'image qu'il donne, il sait fermer les yeux sur les manquements d'autrui et il attache plus d'importance encore à sa santé qu'à la civilité<sup>62</sup>.

Si l'ouvrage se présente sous la forme d'une lettre à un jeune prince, il s'adresse à tous les enfants et peut même être lu avec profit par les rares privilégiés qui font l'apprentissage des connaissances pratiques nécessaires pour vivre en société dans une famille noble, voire dans quelque cour princière, comme c'était encore l'usage à l'époque. Mais cela commence à changer, et Érasme est sans doute l'un de ceux qui contribuèrent le plus au développement de l'enseignement de la civilité à l'école et à l'effacement de la courtoisie médiévale<sup>63</sup>.

## II. La civilité à l'école

Dans la plupart des programmes scolaires du XVI<sup>e</sup> siècle, en effet, la section consacrée aux convenances à respecter à l'intérieur et hors de l'établissement semble directement inspirée du *De civilitate*, dont ces textes réglementaires recommandent d'ailleurs souvent l'utilisation. Code de savoir-vivre auquel les enfants doivent se référer en toute circonstance, « toujours dans les mains de nos écoliers », comme le précise un programme, ou lu une fois par semaine aux élèves des trois classes réunies, le petit livre constitue un des instruments de la lutte « contre la grossièreté des mœurs, mais aussi du langage ».

Moins étonnante qu'il ne paraît, l'utilisation du *De civilitate* à des fins grammaticales et stylistiques prend plusieurs formes. Tantôt le maître aide les écoliers à trouver dans le livre « des phrases latines et les noms de nombreuses choses » ; tantôt, si ses élèves lisent déjà parfaitement et connaissent « passablement » les déclinaisons et les conjugaisons, il se sert du texte pour illustrer une leçon de morphologie ou même de syntaxe et exercer les enfants à décliner, à conjuguer, à appliquer les règles grammaticales, l'étude d'une grammaire latine accompagnant obligatoirement celle du manuel.

Le *De civilitate* répondait sans aucun doute à un besoin social : son succès immédiat (douze éditions au moins dans la seule année 1530), sa traduction rapide dans les principales langues vulgaires,

son utilisation dans les écoles en sont des preuves incontestables. La diffusion extraordinaire de ce petit livre s'explique certes par le fait qu'il venait à son heure et qu'il présentait des modèles de comportement conformes à son temps. Toutefois, son adoption, non seulement comme guide de savoir-vivre à l'usage des enfants, mais aussi comme livre de lecture destiné à « leur faire apprendre et pratiquer la langue latine », n'est certainement pas étrangère à la multiplication des rééditions de la version originale et des éditions scolaires ou annotées.

La plus célèbre et la plus répandue des éditions accompagnées de scolies est publiée à Cologne, chez Johann Gymnicus, dès octobre 1531, par Gisbertus Longolius, qui deviendra recteur de l'école de Deventer, puis professeur à l'université de Cologne. Quant aux adaptations, elles sont l'œuvre de pédagogues soucieux de mettre à la disposition de leurs élèves un manuel spécialement conçu pour eux. Dédié à un fils de prince instruit par un précepteur et ne fréquentant pas l'école, le *De civilitate* ne traitait pas, en effet, de la conduite scolaire et il transmettait des règles assez difficilement mémorisables. Dès 1534, un maître d'école de Marburg, Reinhardus Hadamarius, transforme l'ouvrage en une sorte de catéchisme par demandes et réponses, « pour que les enfants puissent plus facilement l'apprendre par cœur et le retenir », et il introduit un chapitre supplémentaire sur la tenue à l'école et pendant les leçons. En 1536, un autre pédagogue, Ewaldus Gallus, tire du texte d'Érasme une série de brèves *Leges morales* à l'intention des élèves de l'école latine de Weert. D'autres professeurs eurent l'idée de mettre le *De civilitate* en vers. Le poème composé par le recteur du *Gymnasium poeticum* de Ratisbonne ne nous est pas parvenu, mais nous conservons la version rimée de François Heeme, professeur à l'école du chapitre de Notre-Dame à Courtrai (1578).

La diffusion de ces adaptations prouve que les écoliers des régions restées fidèles à Rome n'avaient rien à envier à ceux de l'Allemagne luthérienne ou des *grammar schools* britanniques. D'ailleurs, le *De civilitate* figure encore en 1550 sur la liste des ouvrages scolaires recommandés par l'université de Louvain. Les mesures de prohibition ne furent prises que très lentement, puisque, dans une lettre du 3 janvier 1574, le régent du collège des jésuites de Cologne reproche à Simon Vérépée de ne pas s'être

préoccupé de la civilité des mœurs : « Que n'as-tu écrit un ouvrage de ce genre ! Les maîtres et les élèves le liraient à la place de la *Civilitas morum* d'Érasme ! » Dans sa réponse, le grand pédagogue de la Contre-Réforme signale l'existence des *Leges morales* d'Ewaldus Gallus, « presque toutes tirées d'Érasme », et il annonce son intention de les insérer dans ses *Progymnasmata*, après leur avoir donné une forme plus adaptée au jeune âge et « supprimé le nom d'une certaine personne ». Trente ans plus tard, en 1593, un certain Jean Houtveus de Vlierden publiera, à Bruxelles, un petit livre intitulé *De civilitate morum puerilium libellus, de integro in breviores redactus quaestiones memoriae iuvandae gratia*, qui est une version à peine remaniée du questionnaire de Reinhardus Hadamarius, à l'usage des élèves des jésuites : le nom du professeur de Marburg et celui d'Érasme n'apparaissent nulle part<sup>64</sup>.

Le succès du petit livre d'Érasme ne commence à faiblir qu'au xvii<sup>e</sup> siècle, même si l'on conserve encore de nombreuses traces de son utilisation, notamment dans les Provinces-Unies, où le célèbre *Schoolordre* de 1625 ordonne l'impression en 1 000 exemplaires d'une édition « corrigée en quelques endroits », qui figure encore au programme des écoles d'Amsterdam en 1677. Si la *Civilité* érasmiennne est devenue si facilement le « code européen des usages », c'est parce qu'elle proposait des règles de conduite universelles et qu'elle pouvait aisément être ajustée, ici à la doctrine calviniste, là à la doctrine luthérienne. Il suffisait, comme l'a fort bien compris le recteur du gymnase de Görlitz, auteur d'une édition expurgée des « marques de l'ancienne superstition » (Wrocław, 1569), de supprimer la mention de la Vierge Marie, de remplacer le mot « moines » par « ministres de l'Église »... Sans doute certains traducteurs du xv<sup>e</sup> siècle iront-ils parfois plus loin, mais toujours en restant dans le cadre fixé par Érasme. Ainsi Claude Hours de Calviac, qui publie à Paris, en 1559, peu de temps après avoir reçu la bourgeoisie de Genève, une *Civile honnesteté pour les enfans*, adaptation libre de la *Civilité puérile*, dont il suit scrupuleusement le plan, ajoutant ici et là quelques précisions, notamment sur les manières de table dans différents pays<sup>65</sup>.

Précédé pour la première fois d'une « manière d'apprendre à bien lire, prononcer et écrire », cette *Civilité* remaniée reste desti-

née à des enfants : « Or combien que la principale instruction qu'on leur doit donner soit de craindre Dieu : toutefois apres icelle la Civile honnesteté doit estre en grande recommandation, en tant qu'elle est tres necessaire à la société de la vie humaine. » Déjà, toutefois, s'annonce le glissement qui va s'opérer à partir du siècle suivant, où la destination des *Civilités* sera pensée selon une grille sociale et leur contenu présenté en fonction des pratiques et des valeurs mondaines. Le titre de l'ouvrage de Calviac, ses préférences affichées pour les usages français annoncent le *Nouveau Traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens* (Paris, 1671), œuvre d'un autre membre de la noblesse, le diplomate Antoine de Courtin. Quant à son contenu, il ressemble fort à celui de la *Civilité honneste pour l'instruction des enfans [...] dressée par un Missionnaire*, dont les rééditions vont se multiplier à Troyes au xviii<sup>e</sup> siècle à l'abri d'une approbation parisienne de 1714, renouvelée en 1744.

L'entrée de la *Civilité* dans le fonds de la Bibliothèque bleue de Troyes s'est faite au début du xvii<sup>e</sup> siècle et n'a pas peu contribué à sa large diffusion. La traduction de Calviac n'a pas seulement servi de base à la *Civilité honneste [...] dressée par un Missionnaire*, elle a aussi inspiré la *Civilité puérile et honneste* sortie, en 1649, des presses troyennes de Nicolas II Oudot et ses nombreuses rééditions. Ces versions du xvii<sup>e</sup> siècle doivent également beaucoup à une autre traduction du xv<sup>e</sup> siècle, celle de Pierre Saliat (Paris, Simon de Colines, 1537), dont le texte a été abrégé et pourvu de sous-titres. Un examen attentif du fonds troyen permettrait sans doute de dresser l'arbre généalogique de ces innombrables petits livres bleus dont les milliers d'exemplaires ont progressivement diffusé dans des milieux de plus en plus larges le même modèle de formation : « la maîtrise des rudiments, la connaissance du code de comportement en société, l'apprentissage, par la récitation des *Quatrains* du sieur de Pibrac, des règles d'une morale chrétienne teintée de stoïcisme<sup>66</sup> ».

Présent, grâce aux colporteurs, dans les campagnes, où, comme toute la littérature bleue, il anime les veillées, le livre de civilité l'est également dans les petites écoles, où il ne sert évidemment plus de manuel de latin, mais de livre de lecture, un livre au moyen duquel on apprend d'autant mieux à lire, prononcer et écrire qu'il

est pourvu de la méthode de Claude Calviac et imprimé dans un caractère imitant l'écriture cursive, qui recevra le nom de caractère de civilité, parce qu'il avait fait son apparition dans une traduction française du *De civilitate* par l'avocat parisien et réformé Jean Louveau, imprimée à Lyon, par Robert Granjon, en 1558<sup>67</sup>.

## 12. De la maîtrise du langage au savoir-vivre

Le nom d'Érasme est donc indirectement lié à celui d'un caractère typographique. Est-ce vraiment étonnant de la part de cet humaniste qui ne fut professeur – mais quel professeur ! – que par la médiation de l'imprimerie ? Sans l'imprimerie, d'ailleurs, la rénovation de l'enseignement entamée dès la fin du xv<sup>e</sup> siècle aurait-elle pu réussir ? Les Frères de la Vie commune comprirent, les premiers, que le livre imprimé serait l'instrument de la diffusion du savoir et ils n'hésitèrent pas à mettre la main à la pâte. Les humanistes, puis les jésuites entreprirent eux aussi de faire tourner les presses, afin de pourvoir les enseignants et les élèves de textes et de manuels, de livres du maître ou de classe. Tout, ou presque, était à inventer. Les colloques scolaires et les civilités puériles ne sont que deux genres, parmi beaucoup d'autres, d'un fonds inépuisable<sup>68</sup>, mais finalement très représentatifs, par leur utilisation comme par leur contenu, de l'idée maîtresse de l'humanisme : l'homme, cet animal doué de parole, n'acquiert sa véritable dimension d'homme qu'en excellant dans ce qu'il a d'essentiellement humain, le langage. Maîtriser le langage, c'est se maîtriser soi-même et être capable de communiquer avec les autres. Apprendre à parler, c'est apprendre à vivre en société. Et bien parler, c'est-à-dire approprier son langage à l'auditeur et au sujet traité, pour respecter le principe de convenance que les Anciens appelaient *decorum*<sup>69</sup>, n'est-ce pas une forme élevée du savoir-vivre ?

## Notes

1. L.-E. Halkin, « Les Frères de la Vie commune de la Maison Saint-Jérôme de Liège (1495-1595) », *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. LXV, 1945, p. 32.
2. G. Codina Mir, *Aux sources de la pédagogie des jésuites. Le « modus Parisiensis »*, Rome, Institutum Historicum S. I., 1968.
3. Jean Sturm, *Classicae epistolae*, trad. fr. de Jean Rott, Paris-Strasbourg, Droz-Fides, 1938, p. 29-31.
4. Sur ce sujet, voir F. Bierlaire, « L'apprentissage du latin à la Renaissance », in C. Aziza, M. Dubuisson et É. Famerie (éd.), *L'Enseignement des langues anciennes aux grands débutants*, Liège, Cerpla, 1986, p. 141-154; F. Gaffiot, « La méthode directe au xv<sup>e</sup> siècle », *Revue universitaire*, 12<sup>e</sup> année, t. I, 1903, p. 470-472; M. Derwa, *Recherches sur le dialogue dialectique des Humanistes à Fénelon*, thèse de doctorat inédite, Liège, 1963, p. 120-123.
5. Érasme, *De pueris statim ac liberaliter instituendis*, éd. critique et trad. de J.-C. Margolin, Genève, Droz, 1966, p. 446-447.
6. Sur cet aspect de l'apprentissage, voir F. Bierlaire, « Zoologie et rhétorique chez Érasme », in R. Kieffer (éd.), *Parole sacrée, parole profane... De la religion à l'éloquence*, Luxembourg, 1991, p. 179-188. Dès juillet 1512, Érasme avait publié un *De duplici copia verborum ac rerum*, à l'intention des élèves de l'école latine ouverte à Londres par son ami John Colet.
7. Érasme, *De ratione studii*, éd. par J.-C. Margolin, in *Opera omnia*, t. I-2, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1971, p. 125-126. Ce *Plan des études* est traduit en français par J.-C. Margolin, in C. Blum, A. Godin, J.-C. Margolin et D. Ménager (éd.), *Érasme*, Paris, Robert Laffont, 1992, p. 441-467.
8. J.-C. Margolin, « L'apprentissage des éléments de l'éducation de la petite enfance d'après quelques manuels scolaires du xv<sup>e</sup> siècle », in P. Pénigault-Duhet (éd.), *L'Enfance et les Ouvrages d'éducation*, t. I, Nantes, Université de Nantes, 1983, p. 75-84.
9. J. Ijsewijn, « Alexander Hegius († 1498). *Invectiva in modos significandi* », *Forum for Modern Language Studies*, t. VII, 1971, p. 307-308.
10. M.-A. Nauwelaerts, « *Grammatici, Summularii* et autres auteurs réprouvés : Érasme et ses contemporains à la remarque de Valla », *Paedagogica Historica*, t. XIII, 1973, p. 471-485.
11. Érasme, *De pueris...*, *op. cit.*, p. 460-461. Voir aussi le témoignage d'Andreas Hündern dans le prologue de son *Latinum ydeoma*, Breslau, Konrad Baumgartner, 1501 : « ... quare sint scolares nostra euo in latini sermonis usu adeo ieiuni atque inertes, ut cum doctoribus conversatio ipsis accidit, parum aut nil profecte elocutionis in eis percipiatur. »
12. Voir *Ex P. Terentii Comoediis latinissimi colloquiorum flosculi ordine selecti...*, Anvers, Michel Hillen, 1536, f<sup>o</sup> A2r (1<sup>re</sup> éd., 1530).
13. Sur cet ouvrage, voir A. J. Kölker, *Alardus Aemstelredamus en Cornelius Crocus, twee Amsterdamse priester-humanisten*, Nimègue-Utrecht, Dekker et Van de Vegt, 1963, p. 47-55.
14. Nous citons l'édition datée de Lyon, héritiers de Simon Vincent, 1539, p. 446-447, 618. Voir J. Le Coultré, *Maturin Cordier et les Origines de la pédagogie protestante dans les pays de langue française (1530-1564)*, Neuchâtel, secrétariat de l'Université, 1926, p. 39-69.
15. J. L. Vivès, *Epistola II de ratione studii puerilis*, in *Opera*, t. I, Bâle, Nicolas Episcopius, 1555, p. 9.

16. « Je ne crois pas que tu puisses dire sans balbutier tout ce qui te vient aux lèvres, si tu n'as pas usé plus d'un exemplaire de Térence », fait dire l'humaniste allemand Christoph Hegendorff à un des personnages de ses *Dialogi pueriles*, Leipzig, Valentin Schumann, 1520, f° C3v.
17. A. H. Brodie, « The *Vulgaria Terentii* », *The Library*, V<sup>e</sup> série, vol. XXVII, 1972, p. 320-325. A. H. Brodie, « Anwykyl's *Vulgaria*. A Pre-Erasman Textbook », *Neuphilologische Mitteilungen*, t. LXXV, 1974, p. 416-427.
18. Jean Sturm, *Classicae epistolae*, op. cit., p. 26.
19. M. Derwa, « Le dialogue pédagogique avant Érasme », in *Commémoration nationale d'Érasme. Actes, De Gulden Passer*, XLVII, Bruxelles, 1970, p. 53-54; H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, Éd. du Seuil, 1948, p. 356-358, 547.
20. Sur ce texte, on renverra aux travaux de P. Riché, notamment *De l'éducation antique à l'éducation chevaleresque*, Paris, Flammarion, 1968, p. 59, 97-99; « La vie quotidienne dans les écoles monastiques d'après les colloques scolaires », in *Sous la règle de Saint Benoît. Structures monastiques et sociétés en France du Moyen Âge à l'époque moderne, Abbaye bénédictine Sainte-Marie de Paris, 23-25 octobre 1980*, Genève, Droz, 1982, p. 417-426.
21. Sur tout ceci, voir F. Bierlaire, « L'apprentissage du latin à la Renaissance », art. cité, p. 144-145, 152.
22. G. Zappert, « Über ein für den Jugendunterricht Kaiser Maximilian's I. abgefasstes lateinisches Gesprächbüchlein », *Sitzungsberichte der Philosophisch-Historischen Classe der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, t. XXVIII, 1858, p. 193-280.
23. M. Derwa, « Le dialogue pédagogique avant Érasme », art. cité, p. 56. Sur l'histoire du genre, voir L. Massebieau, *Les Colloques scolaires du XVI<sup>e</sup> siècle et leurs auteurs (1480-1570)*, Paris, Bonhôte, 1878; A. Bömer, *Die lateinischen Schülergespräche der Humanisten*, Amsterdam, P. Schippers, rééd., 1966; M. Derwa, *Recherches sur le dialogue didactique des Humanistes à Fénelon*, op. cit.
24. F. Zamcke (éd.), *Die deutschen Universitäten im Mittelalter*, t. I, Leipzig, Weigel, 1857, p. 1-49; voir L. G. Berry, « A Fifteenth-Century Guide to Latin Conversation for University Students », *The Classical Journal*, vol. XXIII, 1928, p. 520-530.
25. A. Bömer, *Die lateinischen Schülergespräche...*, op. cit., p. 19-55; G. Streckenbach, « Paulus Nivis *Latinum ydomea pro novellis studentibus*, ein Gesprächsbüchlein aus dem letzten Viertel des 15. Jahrhunderts », *Mittellateinisches Jahrbuch*, vol. VI, 1970, p. 152-191; vol. VII, 1972, p. 187-251.
26. A. Bömer, *Die lateinischen Schülergespräche...*, op. cit., p. 55-66.
27. A. Bömer, « Lernen und Leben auf den Humanistenschulen im Spiegel der Lateinischen Schülerdialoge », *Neue Jahrbücher für Pädagogik*, vol. II, 1899, p. 129-141, 204-220.
28. Éd. par A. Bömer, *Ausgewählte Werke des Münsterischen Humanisten Johannes Murnellius*, t. IV, Münster, Regensburg, 1894.
29. A. Bömer, *Die lateinischen Schülergespräche...*, op. cit., p. 67-69.
30. L. Massebieau, *Les Colloques scolaires...*, op. cit., p. 65-110; A. Bömer, *Die lateinischen Schülergespräche...*, op. cit., p. 95-107; M. Derwa, *Recherches sur le dialogue didactique des Humanistes à Fénelon*, op. cit., p. 33-44.
31. Petrus Mosellanus, *Paedologia*, éd. critique par H. Michel, Berlin, Weidmann, 1906, p. 2-3, 6, 12-14, 29-30, 33-38, 15-17, 44-50.
32. Christoph Hegendorff, *Dialogi pueriles*, f° B4r-v. Sur les accroissements successifs de ce manuel, voir F. Bierlaire, « Les *Dialogi pueriles* de Christoph Hegendorff », in *Acta Conventus Neo-Latini Turonensis*, t. I, Paris, Vrin, 1980, p. 389-401.
33. Sur l'histoire des *Colloques*, voir F. Bierlaire, *Érasme et ses Colloques : le livre d'une vie*, Genève, Droz, 1977. Éd. critique par L.-E. Halkin, F. Bierlaire et R. Hoven in

- Opera omnia*, t. I-3, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1972. La traduction française de Liège la plus récente et la plus complète est due à É. Wolff, 2 vol., Paris, Imprimerie Nationale, 1992.
34. F. Bierlaire, *Les Colloques d'Érasme : réforme des études, réforme des mœurs et réforme de l'Église au XVI<sup>e</sup> siècle* (Bibliothèque de la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, fascicule CCXXII), Paris, Les Belles Lettres, 1978, p. 57-64, 111-114.
35. J.-C. Margolin, « L'apprentissage des éléments... », art. cité, p. 82-83; voir aussi F. Bierlaire, *Érasme et ses Colloques*, op. cit., p. 44.
36. Voir J.-C. Margolin, « L'apprentissage des éléments... », art. cité, p. 80-81.
37. Les enfants évoquent leurs pénibles conditions d'existence dans les dialogues 1, 2, 3, 4 et 9!...
38. T. Platter, *Autobiographie*, texte traduit et présenté par M. Helmer, Paris, Armand Colin, 1964.
39. F. Bierlaire, « La première édition falsifiée des *Colloques* », in C. Blum (éd.), *Dix Conférences sur Érasme*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1988, p. 91. Sur les contrefaçons des *Colloques*, voir F. Bierlaire, « Des *Colloques* à la manière de... : trois exemplaires uniques », in *Miscellanea Jean-Pierre Vanden Branden*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 1995, p. 197-217.
40. F. Bierlaire, « Des *Colloques* d'Érasme aux *Dialogues* du père Antoine van Torre », *Les Études classiques*, vol. XLI, 1973, p. 57.
41. Christoph Hegendorff, *Dialogi pueriles*, op. cit., f° B3v; *Ioanae Philologi dialogi aliquot lepidi ac festivi, in studiosae iuventutis informationem nunc denuo recogniti*, Paris, Simon de Colines, 1536, p. 112-114 (1<sup>re</sup> éd., 1529).
42. A. Barland, *Dialogi LVII per Hadrianum Barlandum ad profligandam e scholiis barbariam longe utilissimi...*, Anvers, Michel Hillen, mars 1527, f° C1r, D2r (1<sup>re</sup> éd., mars 1524).
43. J. Le Coultre, *Maturin Cordier...*, op. cit., p. 390, 373.
44. A. Barland, *Dialogi LVII...*, op. cit., f° C2r. L'auteur peint son propre maître gantois : voir É. Daxhelet, *Adrien Barlandus, humaniste belge*, Louvain, Librairie universitaire, 1938, p. 241.
45. F. Bierlaire, *Les Colloques d'Érasme*, op. cit., p. 158-160. Voir P. Ariès, *L'Enfant et la Vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Plon, 1960, p. 130-131.
46. Texte traduit par J.-C. Margolin, « L'apprentissage des éléments... », art. cité, p. 79-80.
47. Sur ce sujet, voir P. Porteau, *Montaigne et la Vie pédagogique de son temps*, Genève, Droz, 1935, p. 92, 77. Voir aussi A. van Torre, *Dialogi familiares*, Liège, J. M. Hovius, 1675, p. 77-82 (1<sup>re</sup> éd., 1657).
48. Voir F. Bierlaire, « Le jeu à l'école latine et au collège », in P. Ariès et J.-C. Margolin (éd.), *Les Jeux à la Renaissance*, Paris, Vrin, 1982, p. 489-497.
49. J. Le Coultre, *Maturin Cordier...*, op. cit., p. 374-376.
50. Voir *Puerorum privatae collocutiones. Ioanne Sylvio Insulensi autore*, Ypres, Josse Destrée, 1554, f° 2r-v, et *Confabulationes tironum literariorum ad amussim Colloquiorum Erasmi Roterdami. Autore Hermanno Schottennio Hesso*, Anvers, veuve de Merten de Keyser, 1537, f° A1v-A2r.
51. Sur ce sujet, voir notamment R. Hoven, « Programmes d'écoles latines dans les Pays-Bas et dans la principauté de Liège au XVI<sup>e</sup> siècle », in *Acta Conventus Neo-Latini Amstelodamensis*, Munich, Finck, 1979, p. 546-559, et « Écoles latines et livres scolaires au XVI<sup>e</sup> siècle », *Les Études classiques*, vol. LIV, 1986, p. 277-288.
52. Sur l'utilisation et les éditions scolaires des *Colloques*, voir F. Bierlaire, *Les Colloques d'Érasme*, op. cit., p. 123-147.



53. *Ibid.*, p. 131, 212, 296-303.  
 54. *Ibid.*, p. 217-218.  
 55. *Ibid.*, p. 107-110.  
 56. Érasme, *De utilitate colloquiorum*, in *Opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1972, p. 741. Sur ce type de pédagogie, voir F. Bierlaire, « L'exemplum chez Érasme : théorie et pratique », *Mélanges de l'École française de Rome*, vol. CVII, 1995, p. 537-541, 547-549.  
 57. Érasme, *De pueris...*, *op. cit.*, p. 388-389.  
 58. P. Mesnard, *Érasme ou le Christianisme critique*, Paris, Seghers, 1969, p. 95-96. Voir M.-M. de la Garanderie, *La Correspondance d'Érasme et de Guillaume Budé*, Paris, Vrin, 1967, p. 56-57, 67-68, 73-74.  
 59. Érasme, *De civilitate morum puerilium libellus*, in *Opera omnia*, éd. par J. Clericus, t. I, Leyde, 1703, col. 1033B-C. Voir D. Romagnoli, « La courtoisie dans la ville : un modèle complexe », in *La Ville et la Cour. Des bonnes et des mauvaises manières*, Paris, Fayard, 1995, p. 73-76.  
 60. Érasme, *De pueris...*, *op. cit.*, p. 412-415.  
 61. La traduction française d'Alcide Bonneau (Paris, I. Lisieux, 1877), *Érasme, La Civilité puérile, précédée d'une notice sur les livres de civilité depuis le XVI<sup>e</sup> siècle*, a fait l'objet de deux rééditions, l'une présentée par P. Ariès (Paris, Ramsay, 1977), l'autre par J.-P. Seguin, in *La Bienséance, la Civilité et la Politesse enseignées aux enfants. Didier Érasme de Rotterdam, Jean-Baptiste de La Salle, Henri Bergson*, Paris-Bruxelles, Jean-Michel Place-Le Cri, 1992, p. 245-273.  
 62. H. de la Fontaine Verwey, « The first 'book of etiquette' for children : Erasmus *De civilitate morum puerilium* », *Quaerendo*, vol. I, 1971, p. 19-30; J.-C. Margolin, « La civilité puérile selon Érasme et Mathurin Cordier », in D. Bigalli (éd.), « *Ragione e Civiltas* ». *Figure del vivere associato nella cultura del 500 europeo*, Milan, Franco Angeli, 1986, p. 19-45, et « La civilité nouvelle. De la notion de civilité à sa pratique et aux traités de civilité », in *Pour une histoire des traités de savoir-vivre en Europe*, Clermont-Ferrand, Association des Publications de Clermont II, 1994, p. 151-177.  
 63. On renverra à l'ouvrage désormais classique de Norbert Élias, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973. Voir aussi A. Montandon (éd.), *Dictionnaire raisonné de la politesse et du savoir-vivre du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Éd. du Seuil, 1995 (notamment les articles « Civilité-Urbanité » et « Courtoisie »).  
 64. Sur l'utilisation et les éditions scolaires du *De civilitate*, voir F. Bierlaire, « Erasmus at School : the *De civilitate morum puerilium libellus* », in R. L. DeMolen (éd.), *Essays on the Works of Erasmus*, New Haven-Londres, Yale University Press, p. 239-251, et « L'enseignement des bonnes manières à l'époque moderne », *Réseaux*, n° 32-34, 1978, p. 23-32.  
 65. Nous avons consulté l'édition de Paris, Richard Breton, 1560 : voir f° A2r-v, xxiiii-xxvii.  
 66. Sur tout cela, voir R. Chartier, M.-M. Compère et D. Julia, *L'Éducation en France du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, SEDES, 1976, p. 136-145; J. de Viguierie, *L'Institution des enfants. L'éducation en France, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Calmann-Lévy, 1978, p. 252-272; J. Revel, « Les usages de la civilité », in P. Ariès et G. Duby (éd.), *Histoire de la vie privée*, t. III, Paris, Éd. du Seuil, 1986, p. 169-209; et R. Chartier, « Distinction et divulgation : la civilité et ses livres », in *Lectures et Lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Éd. du Seuil, 1987, p. 45-86. — Sur les civilités troyennes, voir A. Morin, *Catalogue descriptif de la Bibliothèque bleue de Troyes*, Genève, Droz, 1974, p. 67-74. — Parmi les innombrables manuels de savoir-vivre du XVI<sup>e</sup> siècle (voir M. Calais, *Répertoire bibliographique des manuels de savoir-vivre en France*, Paris, Conservatoire natio-

- nal des Arts et Métiers, 1970), il convient de ne pas oublier celui du pasteur luthérien Friedrich Dedekind, Francfort, 1549, qui enseigne la civilité *a contrario* : voir R. Crahay, « Un traité de mauvaises manières au XVI<sup>e</sup> siècle : le *Grobianus* », *Réseaux*, n° 32-34, 1978, p. 33-41.  
 67. Voir H. Carter et H. D. L. Vervliet, *Civilité Types*, Oxford, Oxford University Press, 1966.  
 68. Voir notamment R. Hoven, « Les manuels latins du XVI<sup>e</sup> siècle », *Hermeneus*, vol. XLII, n° 3, 1971, p. 179-187, et, pour la période suivante, D. Julia, « Livres de classe et usages pédagogiques », in H.-J. Martin et R. Chartier (éd.), *Histoire de l'édition française*, t. II, Paris, Promodis, 1984, p. 468-497.  
 69. J. Chomar, *Grammaire et Rhétorique chez Érasme*, 2 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1981, *passim*.